

# le libertaire

HEBDOMADAIRE

EN ITALIE

## La prise de possession des usines

LES DRAPEAUX ROUGES ET NOIRS  
FLOTTENT SUR LES FABRIQUES

Un moment où ces lignes paraîtront, des événements d'un caractère oppose auront pu se produire ; soit la fin momentanée d'inouïe à la suite des négociations de dernière les coulisses ; soit sa généralisation en un vaste et grandiose mouvement insurrectionnel et expatriateur. Mais quelle que soit l'issue immédiate du mouvement, sa signification comme indice de l'état d'esprit actuel du prolétariat italien n'en sera pas moins profonde et, même en cas de cessation des hostilités, cela ne signifiera pas l'armistice en attendant la bataille décisive à courte échéance, et pas du tout une paix comme la presse s'emploiera.

La révolution sociale est en marche en Italie, plus qu'ailleurs, hélas ! plus qu'en France surtout, d'après ce que nous en savons.

Depuis plusieurs semaines, les ouvriers métallurgistes italiens ont, par les organes de leurs organisations de classe, fait connaître leurs légitimes revendications. Les patrons, coalisés dans leur consortium, ont fait la sourde oreille, prétendant que les conditions de l'industrie ne leur permettent aucun aménagement immédiat. Puis, l'échec du mouvement s'approche, au vu des victoires partout, entre temps, les ouvriers proclament l'obstructionnisme (ou grève perpétuelle). Leur production s'abaisse au 20, voire au 10 %. Mais ils ne quittent pas les usines et ateliers. Ils y si sont considérablement chez eux : plus de grèves passives, les bras corisés. Les gros regains de l'industrie aussi bien que les petits pratiquent n'ont qu'à capituler. On alors qui déclarent leur propre faillite et que l'on socialise !

Le gouvernement s'inquiète de la situation : aussi bien les chefs réformistes de la C. G. T. (section des métallurgistes) que les syndicalistes révolutionnaires (minorité de l'Union syndicale) sont appelés à Rome en conférence auprès du nouveau ministre du travail, Arturo Labriola, ex-syndicaliste et socialiste des plus rouges, puis passe politicien réformiste.

Mais voici qu'une usine de Milan, la Romeo, ne craint pas de tenir le coup d'essai en proclamant le lock-out. Le matin, à l'heure de la rentrée, les ouvriers trouvent l'usine close et occupée à l'intérieur par les détachements de force policière.

Puis vite fait que dit. Des que cette nouvelle est connue, les « maestranze » (enseignement des ouvriers d'une usine) de toutes les usines métallurgiques, mais on prévoit que seront déclarer qu'elles occuperont les fabriques et continueront le travail pour leur propre compte. Et le lendemain et le suivant le mouvement se généralise à tout le pays. Dans quelques heures l'on garde les patrons, comme otages ; dans plusieurs, l'on oblige les techniques, ingénieurs et chefs de service récalcitrants, à continuer la direction des travaux. Les ouvriers plus expérimentés s'improvisent techniciens (c'est moins difficile qu'on ne s'emploie à le faire croire) à la fois les ouvriers et les dirigeants. Le dépendant et le surintendant le tour de rôle : la moitié des ouvriers resteront à l'atelier deux heures (huit heures de travail, quatre heures pour la défense) ; les autres viendront les remplacer pendant la nuit.

Sur les toits, au sommet des cheminées, l'on hisse ici des drapeaux rouges, là des drapeaux noirs. Des sentinelles — armées de revolvers, bombes à main, voire même munies de piques et coiffées de casques militaires — sont postées sur les murs et les toitures aux différents points stratégiques tout autour des fabriques. Les entrées sont sévèrement gardées par des piétons de gardes rouges. Le spectacle est pittoresque et imprévu. Les sirènes sont prêtes à donner l'alarme en cas d'alerte. Jusqu'au jour, pas d'incidents notables, le gouvernement ayant jugé prudent de s'abstenir de toute intervention armée. D'ailleurs, l'on sait que les ouvriers ont organisé puisamment leurs défenses : dans nombre d'usines, les bombes, les lance-flammes, même les mitrailleuses ne manquent pas, et l'on travaille avec acharnement à perfectionner les moyens de parer à toute attaque soudaine.

Le gouvernement sait bien, au surplus, qu'il ne pourra compter sur l'armée. En maintes occasions, les soldats ont montré qu'ils ne marcheraient pas contre le peuple. Ils en ont assez de servir passivement les intérêts du capitalisme et les ambitions des politiciens. Ils portent l'uniforme avec dégoût et les résultats de la « victoire » — privations et continuels perspectives de nouvelles guerres — ont mis le comble à leur aversion au militarisme.

Il y a bien les prétoriens de la nouvelle armée policière : le corps reconstruit des « carabinieri » (gendarmerie) et surtout les « guardie civile » (comparables aux gardes républicaines). Cette garde blanche, recrutée parmi les « faignants » sortant de l'armée, qui compte bien deux cents mille hommes, entraînés militairement aux différents services de guerre, a déjà donné preuve de son inconscience et de sa sauvagerie lors de maintes possibles manifestations prolétariennes. Mais devant les forces ouvrières coalisées, devant l'élan formidable de la fureur populaire, cette armée improvisée et sans âme est destinée à se briser.

Les classes dirigeantes ont pu avoir raison d'un soulèvement localisé comme celui d'y a deux mois à Ancône ; seulement cette fois, il n'a pas été suivi d'effets, et donc le manque de préparation fut qu'il fut séculaire avant que d'autres contre-temps soient trouvés à même de suivre et contribuer à déclencher un mouvement général. Mais les forces ne pourraient compter sur leurs flots, si nomade et militarisées fussent-ils — pour déloger des usines d'Italie des centaines de milliers d'ouvriers, armés, conscientes de leurs droits et décidées à les défendre avec la dernière énergie.

Il y a bien encore une chance pour elles de dompter pour un temps le lion prolétarien et de reculer ainsi d'un peu l'inévitable bataille échéante finale : c'est le concours de nos « pompiers » nationaux, messieurs les députés socialistes et fonctionnaires conservateurs. Ces braves, tout comme vos propres Quinze-mille et manitous cégétistes, ne

## UN CAS DE CONSCIENCE

### Le Procès de l'Anarchiste Bévant

#### Au Conseil de Guerre de Grenoble

##### PROLOGUE

Nous nous excusons de donner un compte rendu aussi tardif du procès de notre ami Bévant qui comparut, le 18 août, devant les juges militaires de Grenoble.

C'est par un temps idéalement lumineux et beau que se déroulèrent les débats où, une fois de plus, se trouvèrent en présence, se heurtèrent les deux conceptions antagonistes qui se combattaient depuis des siècles, l'une pour assurer la domination de la société sur l'individu, l'autre pour donner à l'individu la place qui lui revient dans cette société, de notre propre propagande, d'une application heureuse des moyens d'action que nous avons précités et défendus pour ainsi dire tous, au nom de l'aversion et des moyens que nous énonçons.

Lorsque au début de cette année éclatèrent les grandes grèves des chantiers et employés des P. T. T. d'abord, dans les différentes grèves de solidarité et de protestation contre les massacres de prolétaires ensuite, ainsi que pendant la grève générale de Turin, nous n'avons cessé, dans les meetings ouvriers et par l'organe de notre quotidien *Umanità Nova* — de mettre en garde nos camarades travailleurs contre le mirage parlementaire et égalitaire, ainsi que contre les grèves purement passives. Et nous leur montrions que le seul chemin capable de les amener à l'émancipation était celui de l'expropriation, par l'occupation des usines, des mines, de la terre, des instruments de travail, tout en servant pour réagir contre l'intervention de la force gouvernementale.

C'est ce que, après quelques tentatives isolées d'il y a quelques mois, sont en train de réaliser les ouvriers de la métallurgie ; c'est ce que se sont formellement engagés de faire, au cas de violences goutteuses, les ouvriers des autres corporations, les syndicats de fabriques ayant été ébranlés à cet égard.

Camarades de France et d'ailleurs ! Le peuple italien, dont les élans généreux et les sentiments de solidarité internationale se sont faits sentir d'une façon si tangible, est à la veille de secourir le jeu capitaliste. Il vous demande de l'aider en suivant son exemple pour réaliser ensemble ce qui était utopie, mais qui, aujourd'hui, devient réalité : le communisme libertaire !

#### LE PROCÈS

Dès huit heures, nous étions dans la cour de justice, où le soleil radieux ne parvenait pas à rendre gaie, était pleine de camarades grenoblois venus pour appartenir à notre ami le témoignage de leur arrière.

En compagnie de M. Mauranges, nous attendions l'heure où paraîtrait notre camarade et nous échangeons à mi-voix nos impressions, sur les débats, que se déroulaient dans l'audience, nous demandant le cœur serré, ce qui lui adviendrait : c'est que nous avons assisté à tant de verdicte impitoyables ; nous connaissons tant la méticulosité des juges ; nous comprenons tant les idées qui vont se heurter que nous craignons que, cédant à l'emprise d'un esprit étroit et fanatique, les arbitres de la destinée de notre camarade soient impitoyables et obéissent plutôt à leur arrière de soldat, qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Neuf heures : cliqués d'armes ; le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires d'Artagnan, à moins que ce ne soient les meurs des soldards habitant les châteaux-forts de moyen âge : sept hommes qui possèdent le droit de disposer de la vie d'autres hommes ; sept hommes qu'une éducation haineuse et barbare a habitués à obéir plus qu'à leur conscience d'hommes.

Le temps s'écoule lentement pendant que le tribunal expédie une banale affaire de tannements d'autos.

Sept hommes, le conseil entre et prend place.

Sep hommes de tous les âges, les uns presque imberbes, les autres blanchis sous le harnais, décorés, galonnés sur toutes les coutures sont là qui représentent l'autorité dans ce qu'elle a de plus absolu, de plus archaïque : sept hommes qui voulent par leur pose grave, impressionnant, et qui ne parviennent qu'à se rendre ridicules, tous, cet amoncellement de coups brutaux et cet agacement qui nous rappelle les histoires

la force brutale, que détiennent une caste privilégiée, caste qui régit les lois sociales et morales actuelles, caste qui a à son service, la police, l'armée, la magistrature, la religion et l'ignorance des masses. Du côté opposé, la force du raisonnement, raisonnement basé sur toutes les connaissances humaines des philosophes, des scientifiques, du monde savant, force qui pratique continuellement la philosophie du droit à la recherche de la vérité.

Vous pourrez défaire, si je me condamne, mais non l'absoudre, car vous savez comme l'a dit Victor Hugo : « C'est toujours cela », et la vérité finira toujours par avoir raison.

Maintenant, regardez-moi, si j'ai la physionomie d'un lâche :

Vous pouvez m'accuser, vous pouvez me condamner, vous pouvez juger pas, en l'occurrence, de commettre une erreur judiciaire, mais seulement une erreur de conscience.

Je ne demande ni pitié ni indulgence, je laisse à vous le soin d'appréhender selon la loi et les intérêts d'une caste, ou selon la justice et votre conscience d'hommes.

## LE VERDICT

Après ces femmes et courageuses parades le procès déclaré la séance levée.

Comme des automates, les sept juges se lèvent et emportent dans la salle des délibérations tous nos espoirs et aussi toutes nos craintes.

Appréciez-vous les arguments qu'ils ont entendu en mercenaires ou en hommes ?

Telle est l'angoissante question que nous nous posons mutuellement.

Il nous semble que devant l'attitude résolue de notre ami, son long passé de souffrances, ses convictions sincères ; l'appel des témoins à la justice ; le réquisitoire modéré du commissaire du gouvernement ; l'éloquence et passionnante plaidoirie du défenseur, qu'il est impossible de conserver notre ami plus longtemps en prison.

Les malheurs passent interminables, les visages se font sérieux et réflechis.

Brutalement, une sonnerie vient interrompre nos préoccupations. Le tribunal rentre en séance et le président donne lecture de la sentence qui condamne Bévent à 18 mois de prison.

Le cauchemar est passé, les visages se détendent, contents du résultat, car le délit de notre camarade allait de cinq ans de détention à vingt ans pour désertion devant l'ennemi.

Les juges militaires étaient inclinés devant les motifs élevés et nobles qui avaient guidé notre ami dans sa conduite, ils avaient reconnaître implicitement le cas de conscience.

## CONCLUSIONS

18 mois, c'est peu, mais c'est beaucoup, de trop même quand il s'agit de vivre dans les prisons républicaines, d'autant plus que notre ami a encore 5 ans de travaux publics à purger.

Il ne faudra pas moins des efforts coordonnés des travailleurs et des hommes indépendants pour arracher par Bévent, notre admirable Lecoin, notre héroïque Cotin et la nombreuse légion des victimes de la guerre qui s'étende et désespère dans les bagnes militaires.

C'est pour l'amnistie que nous réussirons à faire ouvrir les portes des prisons.

A l'action et agissons.

## LE REMÈDE

Les emprunts se succèdent sans interruption, n'amenant d'autre résultat que de grever un peu plus, chaque fois, le budget, et d'augmenter d'autant la charge de ceux qui le supportent.

Les titres du précédent emprunt, à 6 % déguisé, ne sont pas encore délivrés que, déjà, on en lance un autre à 6 % avéré. L'année prochaine, on empruntera à 7, puis à 8 et à 10 %. C'est fatal.

Le précédent emprunt ayant produit environ 4 milliards, on vient inscrire au budget pour une tente annuelle de plus d'un milliard à payer aux souscripteurs.

Ces vingt milliards n'étaient pas placé dans le coffre sans fond et sans fonds de l'Etat, qu'ils en ressortaient aussitôt pour alimenter les mille et une combinaisons de mensonge, de corruption, ce vol et de massacre qui font, on s'en aperçoit, l'unique occupation des mercantils qui nous gouvernent.

Dans un an, la situation sera la même, sinon pire. Il faudra, recommencer. C'est l'emprunt à jet continu.

Voilà donc la société capitaliste condamnée à tourner, jusqu'au vertige final, dans ce cercle vicieux qui l'endettera de deux cents milliards tous les dix ans, en augmentant dans le même laps de temps, son budget annuel de vingt milliards, sans compter d'autres manifestations qui auront l'occasion de s'y joindre nombreux.

De ce train-là, l'Etat français aura bien-tôt 400 milliards de dettes et un budget annuel de 80 milliards.

Est-il nécessaire d'indiquer qui paiera et qui paie tous les jours ces milliards ? Les travailleurs, inévitablement.

Reste à savoir combien de temps ils pourront supporter ce régime.

Sous doute, tous ces milliards fabuleux ne sont rien pour eux-mêmes que des nombres fictifs sans aucun valeur concrète.

Issus de la guerre, ils pourront pour principale origine les 40 milliards de faux billets imprimés par la Banque de France dans le cadre du système des garanties militaires dont font parties les jetées de circulation au moment où le travail et la production désorganisées par la guerre, le goguette social atteignent au summum. Multipliées par les fantasmagories de la spéculation, les vols, les trucs, les accaparements et toute la bagarre patriote-militaire, ils perturbent aux gouvernements capitalistes de s'emparer facilement de tous les produits qui étaient rarissimes et de les vendre et les revendre dix fois, vingt fois, cent fois leur valeur. De là, la vie exagérément chère et presque impossible pour le plus grand nombre, avec comme contrepartie, un afflux étonnant de richesses nominales aux mains des profiteurs qui étaient un luxe sans égal au milieu d'une misère générale entroyante.

Ne sachons-nous que faire de tous les millions fictifs qui apparaissent si rapidement, les sanguins et nouveaux capitalistes diront main basse sur tout ce qu'ils trouveront à leur portée, convertissant autant qu'ils le pourront, leurs millions fallacieux en richesses réelles, en valeurs effectives.

Démilitarisation, Droit, Justice, fin des guerres, Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Mensonges avérés, établis par les faits.

Et les inaugurations de monuments ne sont et ne peuvent être que des manifestations mensongères, puisqu'en rien dans ce domaine politique, social, économique, n'est changé, que tout le régime qui dure depuis le siècle et ne peut reposer que sur le mensonge.

Nous continuons que cette guerre fut la dernière des guerres « clâne », un jeune orateur à la Chippot. Oh ! ce conditionnel passe ! Nous continuons, sous entendu qu'il ne veulent plus !

En non, ils ne le veulent plus, dès le moment qu'ils se sont aperçus que pour réaliser la paix, la vraie, il fallait briser le désordre capitaliste qui fait d'eux des privilégiés, ils n'ont plus *voulu* que la grande boucherie fut la dernière.

Aux morts, sur lesquels ils déversent leur éloquence grandiloquente, ils n'ont cessé d'ajouter des morts. Ils tueraient le genre humain plutôt que d'abandonner un poème de leurs ambitions, un billet de leurs coûteux-forts.

Inaugurations, commémorations, couronnes, bannières et guéules : exploitation du macchabée servant à l'exploitation des vivants.

On dit que les assassins d'ici-hors reviennent sur les lieux de leur crime. Au moins, ils ne prononcent pas de discours... V. LOQUER.

crédit des profiteurs capitalistes, mais en même temps, au débit des travailleurs, les seuls contribuables qui contribuent vraiment.

A chaque tour d'emprunt, c'est vingt milliards que la classe ouvrière escroquée et consolide définitivement à 6 % ; et c'est vingt milliards que perd la classe travailleuse, à laquelle on les a votés pour les prêter à l'Etat.

Au nom du peuple, l'Etat reconnaît la dette qu'il fait évaluer, d'autorisé, par les travailleurs etc., le tour est joué. Passez muscade !

Il voit comment les travailleurs, après avoir créé toutes les richesses en soi dépourvus par leurs dirigeants et se trouvent, par sauveur, en redévoir la valeur dont ils sont astreints à payer perpétuellement la rente. Ainsi, plus les travailleurs créent de richesses, plus on leur en vole, plus ils en doivent et plus ils sont pauvres.

C'est avec une aussi pénible prédisposition financière et économique qu'on arrive à sauver les peuples jusqu'à la mort. Je crois que c'est impossible de conserver notre ami plus longtemps en prison.

Les malheurs passent interminables, les visages se font sérieux et réflechis.

Brutalement, une sonnerie vient interrompre nos préoccupations. Le tribunal rentre en séance et le président donne lecture de la sentence qui condamne Bévent à 18 mois de prison.

Le cauchemar est passé, les visages se détendent, contents du résultat, car le délit de notre camarade allait de cinq ans de détention à vingt ans pour désertion devant l'ennemi.

Les juges militaires étaient inclinés devant les motifs élevés et nobles qui avaient guidé notre ami dans sa conduite, ils avaient reconnaître implicitement le cas de conscience.

## On inaugure !

L'ère des inaugurations est ouverte. Inaugurations des monuments aux morts pour la patrie. Commémorations des dates auxquelles les hommes se sont le plus et le mieux massacrés.

On organise des fêtes, des kermesses à l'usage des riches et à l'usage du peuple. On rigole, on s'amuse, on fait de la musique. Ces dames étaient charmantes de grâce » ; c'est pour les morts ; les héros sublimes !

Avocats, politiciens, requins de toutes nuances, évêques et marquis de la Princesse prononcent des discours enflammés sur le devoir « la vertu, l'héroïsme. Etc. » après ces tirades tout ce joli monde va guider.

Au dessert, on loulou du « Boche », cet excellent aliment pour le surnat des coiffes-forts et des belles affaires !

M. Barres Maurice a tenu à rehausser par sa présence l'éclat de la « fête » de la Chippot, autrefois charnier voguion pendant 10 jours et 10 nuits, les hommes, dont bien soin de les lui laisser, et qui ont bien soin de les lui faire condamner à mort, gardant que ce qui est inégalitaire pour leurs opérations de libérateurs sociale, économique et financière. Il les regoit pour les distribuer encore, et il reprend pour les recevoir à nouveau et les redistribuer sans cesse, inscrivant, à chaque fois, la valeur comme nouvelle et réelle, alors qu'elle n'est que la répétition d'un simulacre et d'un faux.

Et voilà en quel sophisme financier et économique toutes les sociétés européennes vivent actuellement. Elles sont dans la situation d'un monibond au sang vif, auquel pour la sauver, on appuie leur réputation de la transpiration de sang pris sur lui-même, qui sont bras droit, pour le transmettre à son bras gauche.

A chaque fois, l'opération se traduisait par une déportion inégalitaire, sans aucune compensation possible ; il est facile de prévoir le résultat.

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

Sans tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

— « Un député a reçu, à la date du 6 juin 1917, une très longue lettre signée d'un capitaine. Cette lettre commençait ainsi :

— « Mon cher ami, je viens de passer les plus tristes heures qu'il soit donné à un homme de passer. J'étais membre d'un conseil de guerre qui, de une heure à six heures du soir, à minuit qu'ils seraient exécutés au petit jour. L'un d'entre eux était père de trois enfants. Il passa la nuit à appeler sa femme et ses enfants. Il nous arrachait le cœur, de ce qu'il appela une épidémie de lâcheté, il ordonna de faire immédiatement passer le décret pour empêcher de faire des blessures dans les mains, pour faire un exemple et arrêter de faire des blessures aux doigts et aux mains, pour faire une loi et arrêter de faire des malheurs. »

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

— Sais tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

— « Un député a reçu, à la date du 6 juin 1917, une très longue lettre signée d'un capitaine. Cette lettre commençait ainsi :

— « Mon cher ami, je viens de passer les plus tristes heures qu'il soit donné à un homme de passer. J'étais membre d'un conseil de guerre qui, de une heure à six heures du soir, à minuit qu'ils seraient exécutés au petit jour. L'un d'entre eux était père de trois enfants. Il passa la nuit à appeler sa femme et ses enfants. Il nous arrachait le cœur, de ce qu'il appela une épidémie de lâcheté, il ordonna de faire immédiatement passer le décret pour empêcher de faire des blessures dans les mains, pour faire un exemple et arrêter de faire des malheurs. »

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

— Sais tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

— « Un député a reçu, à la date du 6 juin 1917, une très longue lettre signée d'un capitaine. Cette lettre commençait ainsi :

— « Mon cher ami, je viens de passer les plus tristes heures qu'il soit donné à un homme de passer. J'étais membre d'un conseil de guerre qui, de une heure à six heures du soir, à minuit qu'ils seraient exécutés au petit jour. L'un d'entre eux était père de trois enfants. Il passa la nuit à appeler sa femme et ses enfants. Il nous arrachait le cœur, de ce qu'il appela une épidémie de lâcheté, il ordonna de faire immédiatement passer le décret pour empêcher de faire des blessures dans les mains, pour faire un exemple et arrêter de faire des malheurs. »

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

— Sais tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

— « Un député a reçu, à la date du 6 juin 1917, une très longue lettre signée d'un capitaine. Cette lettre commençait ainsi :

— « Mon cher ami, je viens de passer les plus tristes heures qu'il soit donné à un homme de passer. J'étais membre d'un conseil de guerre qui, de une heure à six heures du soir, à minuit qu'ils seraient exécutés au petit jour. L'un d'entre eux était père de trois enfants. Il passa la nuit à appeler sa femme et ses enfants. Il nous arrachait le cœur, de ce qu'il appela une épidémie de lâcheté, il ordonna de faire immédiatement passer le décret pour empêcher de faire des blessures dans les mains, pour faire un exemple et arrêter de faire des malheurs. »

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

— Sais tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

— « Un député a reçu, à la date du 6 juin 1917, une très longue lettre signée d'un capitaine. Cette lettre commençait ainsi :

— « Mon cher ami, je viens de passer les plus tristes heures qu'il soit donné à un homme de passer. J'étais membre d'un conseil de guerre qui, de une heure à six heures du soir, à minuit qu'ils seraient exécutés au petit jour. L'un d'entre eux était père de trois enfants. Il passa la nuit à appeler sa femme et ses enfants. Il nous arrachait le cœur, de ce qu'il appela une épidémie de lâcheté, il ordonna de faire immédiatement passer le décret pour empêcher de faire des blessures dans les mains, pour faire un exemple et arrêter de faire des malheurs. »

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

— Sais tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

— « Un député a reçu, à la date du 6 juin 1917, une très longue lettre signée d'un capitaine. Cette lettre commençait ainsi :

— « Mon cher ami, je viens de passer les plus tristes heures qu'il soit donné à un homme de passer. J'étais membre d'un conseil de guerre qui, de une heure à six heures du soir, à minuit qu'ils seraient exécutés au petit jour. L'un d'entre eux était père de trois enfants. Il passa la nuit à appeler sa femme et ses enfants. Il nous arrachait le cœur, de ce qu'il appela une épidémie de lâcheté, il ordonna de faire immédiatement passer le décret pour empêcher de faire des blessures dans les mains, pour faire un exemple et arrêter de faire des malheurs. »

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

— Sais tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

— « Un député a reçu, à la date du 6 juin 1917, une très longue lettre signée d'un capitaine. Cette lettre commençait ainsi :

— « Mon cher ami, je viens de passer les plus tristes heures qu'il soit donné à un homme de passer. J'étais membre d'un conseil de guerre qui, de une heure à six heures du soir, à minuit qu'ils seraient exécutés au petit jour. L'un d'entre eux était père de trois enfants. Il passa la nuit à appeler sa femme et ses enfants. Il nous arrachait le cœur, de ce qu'il appela une épidémie de lâcheté, il ordonna de faire immédiatement passer le décret pour empêcher de faire des blessures dans les mains, pour faire un exemple et arrêter de faire des malheurs. »

— Ah ! Mossieu Edouard Ignace, quand l'aurai pour les parias de France, l'Aurore tant désirée, vous pourrez numérotter vos os !

— Sais tenir compte de cette indiscrète attitude, Raffin-Dugens termina ainsi son discours si courageux et si documenté :

—